

KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012) et *Perdre le Nord* (2013). Elle a également commencé une nouvelle série de romans, écrite avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh ! Éditions, 2010), *Crise* (Oh ! Éditions, 2011) et *Code* (XO Éditions, 2013), les trois premiers tomes, mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice.

Suivez Kathy Reichs sur :
www.facebook.com/kathyreichsbooks
www.twitter.com/KathyReichs
www.kathyreichs.com
 LaffontCanada

SUBSTANCE SECRÈTE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

DÉJÀ DEAD
PASSAGE MORTEL
MORTELLES DÉCISIONS
VOYAGE FATAL
SECRETS D'OUTRE-TOMBE
OS TROUBLES
MEURTRES À LA CARTE
À TOMBEAU OUVERT
ENTRE DEUX OS
TERREUR À TRACADIE
LES OS DU DIABLE
L'OS MANQUANT

KATHY REICHS

SUBSTANCE
SECRÈTE

Traduit de l'américain par Viviane Mikhalkov

ROBERT LAFFONT

Titre original :
FLASH AND BONES

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2011, Temperance Brennan L.P.,
© 2012, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,
pour la traduction française
ISBN 978-2-266-24595-1

*Pour Declan Rex Reichs,
Né le 1^{er} juillet 2010*

Chapitre 1

Quand je repense à cette semaine de courses, la première chose qui me vient à l'esprit, c'est la pluie. Des trombes d'eau, tous les jours ou presque. D'accord, on était au printemps, mais quand même. Des orages pareils, on n'avait jamais vu ça.

En fin de compte, c'est Summer qui m'aura sauvé la vie.

Je sais. Ça fait bizarre.

Voici comment les choses se sont passées.

Les nuages noirs et boursoufflés demeuraient suspendus sur nos têtes sans encore déverser leur pluie.

Coup de pot, vu que j'avais passé la matinée à déterrer un cadavre.

Occupation macabre, direz-vous. Ça fait juste partie du boulot. Du mien, en l'espèce, puisque je suis anthropologue judiciaire. Ma tâche consiste à récupérer et analyser les morts les moins ragoûtants, ceux dont la dépouille est calcinée, momifiée, mutilée, démembrée, décomposée, voire réduite à l'état de squelette.

OK. Ma cible aujourd'hui n'était pas vraiment un cadavre. Plutôt des morceaux de corps oubliés.

Pour faire court : l'année dernière, à l'automne, une femme au foyer a disparu de chez elle, dans le comté Cabarrus, en Caroline du Nord. Région rurale, s'il en est. Et voilà que la semaine dernière, alors que je me

trouvais à Hawaï pour des vacances à temps partiel, un camionneur a reconnu l'avoir étranglée puis enterrée dans une sablière.

Les flics du coin s'y sont précipités, pelles en mains.

Les os, regroupés dans un carton estampillé «com-pote de pommes Mott», ont été livrés au service qui m'emploie, à savoir : le Bureau du médecin examinateur du comté de Mecklenburg.

Hier, toute rayonnante encore de mon bronzage hawaïen, j'ai commencé l'analyse. L'inventaire du squelette a fait apparaître qu'il manquait l'os hyoïde, la mâchoire inférieure et toutes les incisives et canines supérieures.

Pas de dents, donc pas d'identification dentaire possible. Pas d'hyoïde, donc pas de preuve de strangulation.

Mon patron, Tim Larabee, médecin examinateur du comté de Mecklenburg, m'a demandé d'aller faire un tour à la sablière.

D'habitude, ça me fout en rogne de devoir réparer les conneries des autres. Aujourd'hui, j'étais plutôt de bonne humeur.

J'ai récupéré sans problème les quelques éléments manquants et les ai fait transporter au MCME de Charlotte, avant de reprendre la route pour rentrer chez moi. Au programme : m'offrir une douche, prendre une bouchée, vu qu'il était déjà deux heures moins dix, et m'accorder un moment d'intimité avec mon chat.

Mon t-shirt trempé de sueur me collait à la peau. Ma queue-de-cheval n'était plus qu'un souvenir. J'avais du sable plein les cheveux et jusque dans mes sous-vêtements. Ce qui ne m'empêchait pas de chanter *White and Nerdy*, d'Al Yankovich. Pourquoi ? Parce que j'avais regardé une vidéo sur YouTube, et que je ne pouvais plus me sortir cet air de la tête.

Au moment où je débouchais sur l'I-85 en direction du Sud, ma Mazda a été bousculée par une rafale de vent. Pas très rassurée, j'ai jeté un coup d'œil au ciel. Et du pouce, j'ai allumé la radio.

Sur NPR, fin d'une interview de W.S. Merwin, le poète américain, par Terry Gross. Ces deux-là se fichaient bien des conditions atmosphériques dans lesquelles je roulais.

Normal, l'émission était enregistrée à Philadelphie, à huit cents kilomètres de Dixie.

Terry s'est lancé dans un panégyrique du prochain invité, censé accrocher les auditeurs. Son nom ? Incompréhensible.

Bip! Bip! Bip!

Bulletin d'alerte du Service de météorologie nationale : plusieurs régions de Caroline du Nord sont concernées, notamment celles situées au pied des montagnes et plus particulièrement les comtés de Mecklenburg, Cabarrus, Anson, Stanly et les Union Counties. D'importants orages sont à prévoir dans l'heure à venir, accompagnés de précipitations allant de trois à neuf centimètres. Risque élevé d'inondation subite. Les conditions atmosphériques actuelles sont favorables à la formation de tornades. Pour plus d'informations, restez branchés sur cette station.

Bip! Bip! Bip!

J'ai resserré les doigts autour du volant et accéléré. Cent vingt kilomètres-heure. Risqué dans une zone limitée à 100, mais je voulais être rentrée chez moi avant le déluge.

Un moment plus tard, nouvelle interruption de l'interview. Cette fois, signalée par un *whoop-whoop* étouffé.

Coup d'œil à la radio.

Whoop!

Imbécile que tu es, regarde dans ton rétroviseur !

La police, collée à mon pare-chocs.

Agacée, je me suis arrêtée sur le bas-côté et j'ai baissé ma vitre. Le flic s'est approché, je lui ai tendu mon permis.

— Docteur Temperance Brennan ?

— Vous avez un nom pire que celui-là à me proposer ?

Petite plaisanterie que j'ai assortie d'un sourire censé apaiser le courroux de Jeannot la Loi. Mais qui l'a laissé de marbre.

— Ça ne sera pas nécessaire, a-t-il dit en désignant mon permis.

Je l'ai dévisagé d'un air perplexe. Grand, mince, dans les vingt, trente ans, avec une moustache juvénile qui ne promettait pas d'être plus fournie un jour. R. Warner, proclamait l'insigne sur sa poche-poitrine.

— La police de Concord a reçu du ME de Mecklenburg la demande de vous intercepter et de vous rediriger sur une autre destination.

— Larabee a envoyé les flics à ma recherche ?

— Oui, m'dame. Vous veniez juste de partir du site quand j'y suis arrivé.

— Pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas appelée directement ?

— Apparemment, il n'arrivait pas à vous joindre.

Évidemment ! J'avais laissé mon iPhone dans la voiture pendant l'excavation pour éviter que du sable s'infiltre à l'intérieur.

— Très bien. Mon téléphone est dans la boîte à gants, je vais écouter les messages. (À quoi bon inquiéter Warner.)

— Bien, m'dame.

Trois appels en absence, annonçaient les chiffres sur le petit écran. Tous de Larabee. Le premier disait : « Longue histoire, je te raconterai à ton retour. Selon un rapport de la police de Concord, un corps a été trouvé dans la décharge de Morehead Road. Chapel Hill veut qu'on s'en occupe. J'ai les mains dans le sang jusqu'au coude. Puisque tu es dans le secteur, tu veux bien faire un tour là-bas pour voir de quoi il retourne ? Joe Hawkins va faire le détour lui aussi, avec le fourgon. Au cas où il y aurait effectivement quelque chose pour nous. »

Deuxième message identique au premier. Pareil pour le troisième. Juste plus laconique et finissant par : « T'es une championne, Tempe ! »

Une championne qui n'avait plus du tout la forme à l'idée d'inspecter une décharge sous une pluie torrentielle.

— M'dame, faudrait vous dépêcher. Ça ne va plus tarder à tomber.

— Je vous suis. (Sur un ton des moins enthousiastes.)

Warner s'en est retourné à sa voiture et s'est faufilé au milieu du trafic à grand renfort de *whoop-whoop*. J'ai enclenché la marche avant en maudissant intérieurement Larabee, Warner et la décharge.

Sur la I-85, circulation exceptionnellement intense pour un jeudi en milieu de journée.

Près de Concord, la rampe de sortie sur le boulevard Bruton Smith était carrément transformée en stationnement.

Le petit détour demandé par Larabee allait virer au cauchemar.

La décharge de Morehead Road jouxte l'arrière du Charlotte Motor Speedway, circuit automobile d'une grande importance dans le déroulement des courses en NASCAR.

Des courses devaient justement s'y tenir ce week-end et le suivant. La presse locale en avait long à dire sur le sujet, et les radios et télévisions nationales n'étaient pas en reste. Même moi, je savais que les qualifications du lendemain allaient déterminer quels pilotes auraient le bonheur de participer à la course de samedi, l'All-Star Race.

Pour cette semaine de courses, on attendait deux cent mille fans à Charlotte. À en juger par l'océan de 4x4, caravanes, pick-up et berlines, une bonne partie d'entre eux étaient déjà arrivés.

Warner a emprunté le bas-côté et doublé tout le monde. J'ai suivi, sous le regard torve des automobilistes englués dans ce bouchon comme dans du ciment.

Gyrophare en action, nous avons slalomé le long du boulevard Bruton Smith au beau milieu de ce chaos, puis dépassé la piste de course, le circuit en terre et les millions de fastfoods.

Des deux côtés, une foule de gens tatoués en débardeurs avec des bébés, des caisses de bières, des glacières

et des radios. À l'abri sous des tentes de fortune, des vendeurs de souvenirs derrière leurs tables pliantes.

Warner a fait le tour du circuit en suivant la géométrie surréaliste de ses boucles, a tourné plusieurs fois et continué tout droit jusqu'à un stop au niveau d'une petite bâtisse qui avait dû être bleue dans une vie antérieure. Au-delà, une série de monticules rappelant étrangement une chaîne de montagnes sur la planète Mars.

Un homme a émergé du bâtiment et remis à Warner un casque jaune et un gilet orange fluo, puis il a désigné une route qui montait, recouverte de gravier.

Des camions nous doublaient dans les deux sens, et le grondement des moteurs de ceux qui escaladaient la colline couvrait tout. Warner a attendu qu'on me remette une tenue de sécurité avant d'entamer l'ascension.

Au sommet, la route était plate. J'ai repéré trois hommes près d'un énorme camion à ordures. Deux d'entre eux portaient des combinaisons. Le troisième, en pantalon noir et chemise noire à manches longues passée sur un t-shirt blanc, n'était autre que Joe Hawkins, ce vieil enquêteur du MCME que j'avais quitté à peine une heure plus tôt, à la sablière. Tous les trois arboraient un gilet et un casque identiques à ceux posés à côté de moi sur le siège du passager.

Warner s'est garé près du camion à ordures. Je me suis rangée à côté de lui.

Les hommes m'ont regardée descendre de voiture, enfiler le gilet et me coiffer du casque.

Fouiller la merde, rien de tel pour agrémenter l'état d'hygiène dans lequel je me trouvais déjà.

— Faudrait qu'on arrête de se retrouver comme ça ! m'a lancé Joe.

— Weaver Molene, a déclaré le plus âgé des deux autres, un gars rougeaud et en sueur, boudiné dans sa combinaison.

Vu les demi-lunes noires sous ses ongles, j'aurais volontiers fait l'impasse sur la poignée de main, mais je ne voulais pas être mal élevée.

— Temperance Brennan.

— C'est vous, le coroner ? a-t-il demandé.

— Non, je travaille pour le médecin examinateur.

Molene a présenté son compagnon : Barcelone Jackson, un type très mince et très noir. Et surtout très, très stressé.

— Avec Jackson, on travaille pour la société qui dirige la décharge.

— C'est impressionnant, la quantité de déchets !

— Le site a une capacité de plus de deux millions et demi de mètres cubes, a expliqué Molene en s'épongeant le visage avec un mouchoir quelque peu défraîchi. C'est sacrément étonnant que Jackson soit tombé sur le seul mètre carré qui contienne un cadavre. Mais peut-être qu'y en a d'autres ailleurs. Qui sait, des douzaines encore là-dessous ?

Jusque-là, Jackson avait gardé les yeux baissés sur ses bottes. Aux derniers mots de Molene, il les a relevés brièvement.

— Dites-moi ce que vous avez trouvé, monsieur.

La question s'adressait à Jackson, c'est Molene qui a répondu.

— Vaut probablement mieux qu'on vous montre. Et vite ! (Fourrant son mouchoir dans sa poche.) L'orage se rapproche.

Il est parti à une allure dont je ne l'aurais pas cru capable, étant donné son volume. Jackson a trottiné à sa suite. Je me suis mise dans la file, en regardant bien où je mettais les pieds sur ce terrain inégal. Warner et Hawkins ont fermé la marche.

J'ai déjà procédé à des excavations dans des décharges. L'eau de toilette *Décomposition* n'a plus de secret pour moi. C'est un délicat mélange de méthane et de dioxyde de carbone, relevé d'un soupçon d'ammoniaque, de sulfure d'hydrogène, d'azote et de chlorure d'hydrogène. Sans oublier la pincée de monoxyde de carbone, pour pimenter le tout. Je me suis donc préparée à une puanteur insoutenable. Tout à fait inutilement.

Bravo pour la gestion des odeurs, les gars. Ou peut-être bravo, mère Nature.

Le vent soulevait les déchets et les emportait dans des tourbillons d'un bout à l'autre du paysage, petits cyclones d'emballages en cellophane, de sachets en plastique et de bouts de papier.

Le trajet nous a fait longer toute la partie de la décharge en activité, puis descendre une pente et contourner une série de zones apparemment fermées. Les monticules les plus anciens étaient recouverts d'herbe au sommet.

Marche effectuée au son de plus en plus faible des grondements de camions, remplacés par les vrombissements de plus en plus stridents des voitures de course au moteur bien réglé. Ma déduction ? Le circuit devait se trouver sur notre droite, juste de l'autre côté du monticule.

Au bout de dix minutes, Molene s'est arrêté au pied d'une petite colline à la pointe tronquée et plus ou moins verdissante, en raison de l'herbe rare qui poussait au sommet. Le flanc en face de nous était traversé de sillons et piqué de creux, comme les dunes du désert ravinées par des éternités de vent.

Molene a dit quelque chose que je n'ai pas compris, concentrée que j'étais sur la stratigraphie livrée à ma vue.

À la différence des roches métamorphiques composées de grès ou de schiste, ce monticule était constitué d'un empilement de Pontiac aplaties, de matelas Posturepedic, de bouteilles de Pepsi et de boîtes écrasées : Pop-Tarts, Pringles, Pampers.

Molene a montré du doigt un cratère au milieu d'une couche marron-vert à deux mètres cinquante au-dessus de nos têtes, puis un objet au pied du monticule, à environ deux mètres de distance. Son explication s'est perdue dans le fracas du tonnerre.

Sans importance. Il était clair que le « macchabée » découvert par Jackson avait chuté de là-haut. Délogé de son emplacement par l'orage de la veille, selon toute évidence.

Je me suis accroupie près du truc en question. Warner et Hawkins, qui s'étaient rapprochés, sont restés debout. Jackson a gardé ses distances.

L'objet de toute notre attention : un tambour d'environ cinquante centimètres de diamètre sur soixante-quinze de hauteur, et son couvercle qui pendait sur le côté.

— On dirait une sorte de barrique en fer, ai-je dit sans relever les yeux. C'est trop rouillé pour qu'on puisse déchiffrer la marque ou un logo.

— Retournez-le, a crié Molene. C'est nous qui l'avons mis comme ça avec Jackson. Pour protéger le contenu.

J'ai essayé. Ça pesait un âne mort.

Hawkins s'est accroupi. En y mettant toutes nos forces, nous avons réussi à redresser le tambour.

À l'intérieur, une masse sombre.

Je me suis penchée. Au milieu de ce noir, une tache pâle en suspension, semblait-il. Difficile de bien voir dans ces ténèbres d'avant l'orage qui effaçaient tous les détails.

J'étais en train de sortir ma torche quand un éclair a strié le ciel.

Dans la brillance subite, une main humaine est apparue. Puis s'est fondue dans le noir.

Chapitre 2

J'ai promené le faisceau de ma lampe au-dessus de ce noir d'encre.

L'inclusion blanche était une main humaine, aucun doute là-dessus.

Le matériau à l'intérieur du baril était dur comme le roc et s'effritait près des bords, là où il avait été exposé à l'air libre. À première vue, de l'asphalte. Quant au baril, il devait avoir une contenance de cent trente litres, à en juger par sa taille.

Trente secondes de discussion pour décider de la suite.

Warner et Jackson allaient rester ici pour monter la garde pendant que les autres retourneraient à l'accueil. Jackson n'a émis aucune protestation, bien qu'on puisse lire dans son regard qu'il aurait préféré se trouver ailleurs.

L'orage a éclaté pendant que je refaisais le chemin en sens inverse en compagnie d'Hawkins et de Molene. Nous sommes arrivés à destination couverts de boue et trempés jusqu'aux os.

Et là, consternation ! Deux véhicules stationnaient sur le chemin de terre à courte distance du bâtiment, moteur au ralenti, essuie-glace à vitesse maximale.

— Merde ! ai-je lâché en reconnaissant le type au volant de la Ford Focus.

— Quoi ? a haleté Molene derrière moi.

— Des journalistes.

— J'ai prévenu personne, je vous jure.

— Ils ont dû repérer l'échange radio entre la police et le ME avec leurs scanners.

— Vous rigolez !

— Meurtre au Speedway, qui dit mieux comme gros titre pendant la semaine des courses ?

J'ai jeté ces mots sans chercher à dissimuler ma rogne.

En nous voyant, les deux conducteurs ont émergé de leur voiture et se sont dirigés vers le poste de contrôle en dérapant dans la boue. Le premier, un type bâti comme un champignon, recroquevillé sous un parapluie ; le deuxième, une femme en ciré, avec des bottes en vinyle rose.

Le garde nous a interrogés des yeux. Des deux mains, Molene a fait signe que non.

Interdit d'accès, le couple n'avait d'autre solution que de brailler pour couvrir le bruit du déluge.

— Depuis combien de temps le corps est là ?

— Est-ce que c'est la petite qui a disparu au bar Carolina ?

— Un lien avec le circuit ?

— Docteur Brennan...

— Est-ce que le ME s'apprête à... ?

On s'est dépêchés d'entrer dans le bureau. La porte a claqué sur Hawkins, Molene et moi-même, coupant net le flot des questions.

— Une chance que ça puisse être la fille de Leonitus ? a demandé Hawkins.

Il faisait référence à une jeune femme qui avait disparu deux ans plus tôt après une nuit de beuverie dans des bars avec des copains.

— Possible. À quand remonte l'ouverture de cette zone, ai-je demandé à Molene.

— Faut que je consulte les archives.

J'ai retiré mon casque et mon gilet et les ai tenus à bout de bras. Pour l'importance que ça avait ! Je dégoulinais autant qu'eux !

— On ne déverse plus rien dans ce secteur depuis 2005. Je dirais que cette couche date de la fin des années 1990, voire peut-être de 2002.

— Alors ce n'est pas Leonitus, a décrété Hawkins.

Ni entière ni en morceaux, ai-je pensé par-devers moi. Laisant Hawkins et Molene repartir à bord d'un kart pour aller chercher le baril, j'ai appelé Larabee. Comme je m'y attendais, il a dit : on se voit demain.

Je pouvais mettre une croix sur mon câlin au chat.

Une demi-heure plus tard, la découverte de Jackson suait eau et rouille sur un drap en plastique dans le fourgon du MCME. Cinq minutes après, il faisait route pour Charlotte en compagnie des dents et des os récupérés dans la sablière.

Warner, l'officier de police, m'a rouvert la voie jusqu'à l'autoroute inter-États. À partir de là, à moi de me débrouiller.

Entre le déluge, l'heure de pointe et l'atmosphère électrique de la semaine des courses automobiles, les files de voitures s'étiraient jusqu'à Minneapolis. Heureusement que j'allais dans l'autre sens.

Dans le mien, c'est-à-dire d'est en ouest, la circulation était loin d'être fluide. Tout en jouant de l'accélérateur et du frein, je me suis interrogée sur le corps que nous venions de récupérer.

Un individu entier ? Impossible. Trop gros pour tenir dans un baril de cent trente litres. À moins d'avoir été découpé. Pourvu que non ! Un cadavre démembré, ça voulait dire retourner à la décharge pour y effectuer une fouille systématique.

Et ça, c'était tout sauf attrayant.

Vendredi. Des prévisions météo pires que la veille : temps chaud et poisseux avec des orages encore plus fréquents dans l'après-midi.

Pour ce que j'en avais à faire ! De toute façon, j'allais être coincée au labo toute la journée.

Rapide petit déjeuner de yaourt et granola, et départ pour le centre-ville.

Uptown, comme disent les gens d'ici.

Le MCME occupe tout un bout d'un parallélépipède en brique qui a démarré dans la vie en tant que jardinerie

Sears. L'autre bout accueille les bureaux satellites de la police de Charlotte-Mecklenburg. Ce bâtiment dénué de tout charme architectural mis à part un léger arrondi des bords est situé à l'angle de College et Tenth Street, à un cheveu de distance de la partie la plus chic d'*uptown*.

Inutile de dire que c'est l'objectif de tous les projets de développement du quartier. Pour l'heure, le MCME tient bon. Pas de relocalisation en vue. Pour moi, c'est génial : à dix minutes de chez moi en voiture.

À huit heures cinq, je me garais sur le petit tentacule qui fait office de stationnement devant l'entrée du MCME, j'attrapais mon sac et je me dirigeais vers les doubles portes en verre du bâtiment. Sur le trottoir d'en face, côté College Street, une demi-douzaine d'hommes poireautaient, assis par terre ou appuyés contre le mur bordant un grand terrain vague. Tous affublés de cet amas incongru de chiffons pouilleux qui est l'uniforme des sans-abri.

Plus loin, une femme noire s'échinait à pousser un panier d'épicerie sur le trottoir inégal, en direction du bâtiment qui abrite les services sociaux du comté. Elle s'est arrêtée pour remonter son haut. Son regard a dévié sur moi. Je lui ai fait bonjour de la main. Elle n'a pas répondu.

Dans le hall, j'ai tapé contre une fenêtre au-dessus du comptoir situé à gauche. Une femme potelée a pivoté sur sa chaise. Chemisier bien repassé, pas un cheveu qui dépasse de sa permanente. Eunice Flowers travaille au MCME depuis les années 1980, c'est-à-dire depuis l'époque où nos bureaux ont quitté le sous-sol des anciens locaux de la police pour intégrer ces lieux. Du lundi au vendredi, elle questionne les visiteurs, accorde sa bénédiction aux uns, fait barrage aux autres. Elle tape aussi les rapports, classe les dossiers et conserve la moindre bribe d'information issue de l'analyse des morts.

M^{me} Flowers m'a laissée passer avec un large sourire.

— Vous n'avez pas chômé, hier.

— Ça non ! Qui d'autre est là, aujourd'hui ?

— Le D^r Larabee ne va plus tarder. Le D^r Siu donne une conférence à l'université. Le D^r Hartigan est à Chapel Hill.

— Et Joe ?

— Parti récupérer une pauvre âme au fond d'un camion poubelle. Béni soit-il ! On nous promet une autre journée torride. (Sa façon d'étirer les voyelles lui aurait assuré un rôle dans *Autant en emporte le vent*.)

— Le corps découvert hier nous vaut déjà la célébrité ?

— C'est dans *The Observer*, à la section des nouvelles locales. J'ai déjà reçu une demi-douzaine d'appels depuis que je suis arrivée.

La méticulosité de M^{me} Flowers ne se limite pas à sa personne, elle s'étend à tout ce qui l'entoure. Sur la cloison de son petit bureau, les Post-it sont collés à équidistance les uns des autres, les papiers s'entassent sur sa table en piles bien ordonnées ; stylos, agrafeuse et ciseaux sont remis à leur place sitôt utilisés. Un ordre pareil, j'en serais bien incapable. Sans que ce soit nécessaire, elle a replacé la photo de son épagueul.

— Vous avez le journal ?

Elle m'a tendu le numéro, déjà replié avec soin après lecture.

— Vous me le rendrez, s'il vous plaît. La réclame Belk donne droit à vingt pour cent de réduction sur le blanc.

— Promis.

— Les demandes de consultation sont sur votre bureau, et je crois que Joe a tout apporté dans la salle qui pue avant de partir.

Nous avons ici deux salles d'autopsie d'une seule table chacune. La plus petite est pourvue d'un système de ventilation spécial pour évacuer les mauvaises odeurs.

Celles des cadavres décomposés et des noyés. Les cas dont je m'occupe.

Bien vu, Hawkins. Car, à tout croire, les restes de la décharge risquaient de nous réserver des surprises,

contrairement à ceux de la sablière qui seraient plus ou moins sans odeur. Surtout qu'il faudrait les dégager de l'asphalte. Comment ? Je n'en savais rien encore et, selon leur état, ça pouvait ne pas être très ragoûtant.

Laisant derrière moi la grande salle divisée en cubicles réservée aux enquêteurs, je suis allée au fond jeter un coup d'œil au tableau d'affichage. Cinq nouvelles arrivées inscrites au marqueur noir effaçable : un nouveau-né retrouvé mort dans son lit ; un noyé au lac de Mountain Island, rapporté sur le bord par le courant ; une femme matraquée avec une poêle à frire dans sa cuisine, chez elle, dans Sugar Creek Road.

Les os et les dents récupérés à la sablière portaient le numéro MCME 226-11. C'était probablement ceux de cette femme au foyer portée disparue, mais comme on ne pouvait encore l'affirmer en toute certitude, ils avaient reçu un numéro différent. Quant aux restes de la décharge, ils étaient enregistrés sous le matricule MCME 227-11.

Mon bureau se trouve à l'arrière du bâtiment, comme ceux des trois pathologistes. Il est d'une superficie telle qu'il aurait certainement été dévolu au stockage des seaux et serpillières si mon nom n'avait pas figuré sur la liste des employés.

Du seuil, j'ai balancé le journal sur la table. Je me suis ensuite laissée tomber sur ma chaise et j'ai rangé mon sac dans le tiroir. Deux demandes de consultation reposaient sur mon sous-main, toutes deux signées de Tim Larabee.

J'ai commencé par lire l'article de l'*Observer*, en page 3 de la section des nouvelles locales. Six lignes en tout. Signées Earl Byrne, le type à silhouette de champignon que j'avais reconnu dans la Focus.

Mon nom y était mentionné, ainsi que le fait que des restes avaient été découverts dans la décharge de Morehead Road et transportés au MCME. Byrne avait dû voir Hawkins et Molene charger le baril dans le fourgon. Ce détail venant s'ajouter à ce qu'il avait surpris de

la conversation des flics à la radio, il avait dû conclure que c'était du solide.

Normal. Qui sait ? Cet écho dans la presse permettrait peut-être d'établir l'identité du défunt.

Avant d'aller me changer au vestiaire, j'ai sorti deux formulaires de la mini-étagère en plastique perchée sur le meuble d'archivage derrière moi, y ai inscrit le numéro des cas et rédigé une courte description des deux ensembles de restes, en précisant dans quelles circonstances ils avaient été retrouvés. Puis, dans ma tenue de chirurgien, je me suis rendue à la salle qui pue.

Les restes de la sablière étaient sur le comptoir, toujours à l'intérieur du sac à scellés marron dans lequel je les avais rangés.

Le baril rapporté de la décharge attendait sur un chariot de la morgue, posé sur son cocon rigide de boue.

J'ai décidé de commencer par la femme au foyer, puisque c'était la première sur la liste.

Ayant préparé l'appareil photo, les étrières, l'écritoire et la loupe, j'ai accessoirisé ma tenue : tablier, masque en papier et gants en latex. Sans atteindre la splendeur de la veste fluo et du casque jaune que j'avais portés hier, ça avait quand même une certaine élégance. À sa façon.

À dix heures et quart, j'en avais terminé avec les radios, mesures et analyses au microscope. Tout indiquait que ces os et ces dents étaient compatibles avec le reste du squelette trouvé à la sablière. Ces conclusions devraient être confirmées par l'analyse dentaire, mais j'étais confiante : les éléments récupérés appartenaient bel et bien à cette femme au foyer portée disparue.

Et elle avait effectivement été assassinée.

L'hyoïde, ce petit os en forme de U situé dans la gorge, présentait des ruptures sur ses deux ailes. Un trauma semblable résulte presque toujours d'une strangulation pratiquée à mains nues.

J'en étais à coucher par écrit mes dernières phrases quand le téléphone a sonné. Appel interne, d'après la cadence des sonneries.

- J'ai un monsieur, ici, qui souhaiterait vous voir.
Une M^{me} Flowers très agitée.
- Joe ne peut pas le recevoir ?
- Il n'est toujours pas rentré.
- J'essaye de me concentrer sur ces cas.
- Le monsieur affirme détenir une information de la plus haute importance.
- Sur quoi ?
- Le corps trouvé à la décharge.
- Je ne suis pas en mesure de débattre de ce sujet.
- Il croit savoir de qui il s'agit, a-t-elle précisé à voix basse, sur un ton plein d'excitation.
- D.B. Cooper a enfin décidé de montrer le bout de son nez ?
- Commentaire désagréable, mais que j'avais si souvent entendu.
- À l'autre bout du fil, silence pincé en guise de réponse.
- Puis :
- Docteur Brennan, ce monsieur n'a rien d'un cinglé.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- Je l'ai vu en photo dans le magazine *People*.

Chapitre 3

Question de génération, d'éducation, d'hormones ?

Aucune idée, mais en présence des porteurs de chromosome Y un tant soit peu séduisants, M^{me} Flowers rougit et se met à parler en haletant.

— Docteur Brennan, permettez-moi de vous présenter Wayne Gamble.

J'ai relevé les yeux.

Un homme se tenait sur le seuil. Trapu, des yeux bruns, un regard intense, des cheveux blond foncé coupés court et coiffés en arrière. En jeans et chandail polo noir avec le logo Hilderman Motorsports brodé en rouge.

J'ai reposé mon stylo.

Gamble a fait un pas à l'intérieur du bureau. Poignée de main solide, sans démonstration de testostérone.

— Prenez un siège, je vous prie.

J'ai désigné la chaise contre le mur à deux mètres de mon bureau. Lui signifiant par là de rester à distance. Gamble l'a tirée près de la table et s'est assis, les mains à plat sur les genoux.

— Puis-je vous apporter quelque chose ? a lancé M^{me} Flowers. (Marilyn exprimant ses vœux d'anniversaire au président.) Un verre d'eau ? Un soda ?

— Non, m'dame, a répondu Gamble en secouant la tête.

Comme M^{me} Flowers demeurait plantée dans le couloir, j'ai lancé gentiment :

— Peut-être vaut-il mieux que vous refermiez la porte. Elle a obtempéré, le rouge aux joues.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Gamble ?

Il a gardé le silence un long moment, les yeux rivés sur ses mains. À s'interroger sur le bien-fondé de sa visite ? À chercher ses mots ?

Bizarre, cette soudaine réticence chez quelqu'un qui venait spécialement pour me voir. Et sans y être forcé. Pourquoi tant de méfiance ?

— Je suis le mécano de la 59 de Stupak.

Mon incompréhension a dû se voir, car il a enchaîné :

— Sandy Stupak. Les Sprint Cup Series en NASCAR.

— Il court en NASCAR ?

— Ah, pardon. Ouais. Stupak pilote la Chevrolet 59 de l'écurie Hilderman Motorsports. J'appartiens à l'équipe mécano.

— D'où votre photo dans *People*.

Gamble a eu un sourire désabusé.

— Je me suis retrouvé sur plusieurs photos à côté de Sandy, dans un article sur les courses automobiles.

— Vous êtes en ville pour la Coca-Cola 600 ? (Histoire de ne pas paraître la dernière des nulles.)

— Ouais. En fait, j'habite à Kannapolis, plus loin sur la route. Depuis que je suis tout petit. (Nouvelle hésitation. Son malaise était tangible.) Ma sœur Cindi avait deux ans de plus que moi.

Enfin un indice sur le but de cet entretien, grâce au temps du verbe.

— Elle a disparu quand elle était en dernière année du secondaire.

Nouvelle pause. J'ai attendu qu'il reprenne.

— J'ai vu dans le journal que vous aviez découvert un corps dans la décharge. Près du circuit. Je me demande si ça ne serait pas le sien.

— Quand votre sœur a-t-elle disparu ?

— En 1998.

D'après Molene, l'endroit de la décharge d'où avait chuté le baril avec notre inconnu, homme ou femme,

était encore en activité à cette époque. Mais ça, je l'ai gardé pour moi.

— Parlez-moi d'elle.

Il a sorti une photo de sa poche et l'a posée sur mon bureau.

— Prise deux semaines avant sa disparition.

Des dents parfaites, une peau impeccable, une santé resplendissante : Cindi Gamble aurait pu faire de la pub sur les bienfaits du yaourt. Des cheveux blonds coupés à la garçonne et des anneaux en argent aux oreilles. Je lui ai rendu la photo.

— Ce sont des voitures, sur ses boucles d'oreille ?

— Cindi conduisait des go-karts depuis l'âge de douze ans. Elle ne jurait que par la NASCAR. Elle s'était hissée jusqu'aux Legends.

Encore une fois j'ai dû avoir l'air perdue, car il a expliqué :

— Des petits monoplaces pour débutants. S'entraîner pour les Legends, ça permet aux enfants de progresser jusqu'à ce qu'ils soient capables de participer à de vraies compétitions sur des circuits courts.

J'ai hoché la tête sans bien comprendre.

Gamble n'y a pas fait attention, concentré qu'il était sur la photo de sa sœur.

— La vie prend parfois un drôle de tour. Quand j'étais à l'école secondaire, je ne m'intéressais qu'au foot et à la bière. Cindi passait son temps avec les toqués de la science, mais elle avait déjà une passion pour les voitures et les moteurs. La NASCAR, c'est elle qui en rêvait, pas moi.

Malgré mon impatience, je l'ai laissé tourner autour du pot à son rythme.

— L'été d'avant sa dernière année d'école, Cindi a commencé à sortir avec un type qui rêvait lui aussi d'être pilote. Cale Lovette... Cindi et Cale. À l'automne, ils ont disparu tous les deux. D'un coup. Partis sans laisser de trace. Personne ne les a jamais revus.

Le regard de Gamble a croisé le mien. Dans ses yeux, j'ai lu la crainte. Et aussi le chagrin ressuscité.

— Les parents sont devenus fous. Ils ont placardé des affiches dans toute la ville. En ont distribué dans les centres commerciaux. Sans résultat. (Gamble s'est essuyé le creux des mains sur son jeans.) Il faut que je sache. Est-ce que ce corps pourrait être celui de ma sœur ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Cindi serait morte ?

— La police a dit qu'ils avaient quitté la ville ensemble. Je n'arrive pas à le croire. La NASCAR, c'était sa vie, à Cindi. Je veux dire, elle rêvait de devenir pilote automobile. Charlotte, c'est le meilleur endroit pour ça, non ? Pourquoi est-ce qu'elle serait partie ailleurs ? Surtout qu'elle n'est jamais réapparue où que ce soit.

— Il n'y a pas eu d'enquête ?

Gamble a laissé échapper un ricanement de mépris.

— De vagues recherches. Pas longtemps. Les flics étaient persuadés que Cale et Cindi s'étaient enfuis pour se marier. Elle était trop jeune, elle avait besoin de l'autorisation des parents.

— Vous n'y croyez pas ?

Gamble a levé les épaules et les a laissées retomber.

— Je ne sais pas. Cindi ne se confiait pas à moi. Mais c'est sûr que les parents ne lui auraient jamais donné leur accord pour qu'elle épouse Cale.

— Pourquoi ?

— Elle avait dix-sept ans, lui vingt-quatre. Et des fréquentations plutôt brutales.

— Brutales ?

— Des gars genre Suprématie blanche qui détestent les Noirs, les Juifs, les immigrés. Qui détestent le gouvernement. À l'époque, j'ai pensé qu'ils étaient peut-être impliqués dans l'affaire, les copains racistes de Cale. Mais qu'est-ce qu'ils auraient eu contre Cindi ? Je ne sais pas quoi penser.

Gamble a rangé la photo dans sa poche.

— Monsieur Gamble, il est peu probable que la personne que nous avons récupérée soit votre sœur. Je

m'apprête seulement à commencer l'analyse. Si vous me laissez un numéro où vous joindre, je vous tiendrai informé dès que j'aurai fini.

Je lui ai tendu un stylo et un papier. Il a gribouillé quelque chose et me les a rendus.

— Au cas où ce serait nécessaire, pourriez-vous m'obtenir les dossiers dentaires de Cindi ?

— Ouais.

— Est-ce que vous accepteriez de fournir un échantillon d'ADN ? Vous ou quelqu'un de votre famille du côté de votre mère.

— Il n'y a plus que moi.

— Et concernant Lovette ?

— Je crois que son père vit toujours dans le coin. Si j'arrive à trouver son numéro, je lui passerai un coup de fil.

Il s'est levé.

Je l'ai imité et lui ai tenu la porte ouverte.

— Je vous présente toutes mes condoléances.

— Je continue à pédaler pour rester dans le peloton de tête.

Sur cet étrange commentaire, il s'est engagé dans le couloir.

Je suis restée un moment sur le pas de la porte à essayer de me rappeler ce que j'aurais pu lire dans le temps sur une Cindi Gamble et un Calé Lovette. Une enfant de dix-sept ans qui disparaît, ça fait forcément les gros titres, au moins une ou deux fois. Pour Angel Leonitus, ça avait été le cas.

Mais là, impossible de me rappeler quoi que ce soit.

J'ai pris la direction de la salle qui pue tout en me promettant de faire une recherche sur cette vieille affaire.

Le baril rapporté de la décharge n'avait pas bougé de là où il se trouvait la veille : sur le chariot. J'en faisais le tour en réfléchissant à différentes solutions pratiques quand Tim Larabee a poussé la porte. En tenue de ville.

Le médecin examinateur en chef du comté de Mecklenburg est un joggeur impénitent. Pas de la catégorie des gentils

coureurs de quartier qui font leurs cinq kilomètres par jour autour de chez eux par n'importe quel temps, mais de la catégorie des fanatiques, de ceux qui s'entraînent pour le marathon dans le désert de Gobi. Et ça se voit : un corps tout en tendons et des joues creuses.

— *Oh boy!* s'est-il exclamé.

— Ou une fille, ai-je répliqué. Tu veux y jeter un œil ?

J'ai désigné le côté du baril sans couvercle. Il s'est avancé et a scruté la main.

— Une idée sur ce qu'il y a d'autre à l'intérieur ?

J'ai secoué la tête.

— Impossible de faire des radios à cause du métal et de la densité du matériau.

— Tu imagines quoi ?

— Qu'on a d'abord fait entrer le corps ou des morceaux de corps dans cette barrique et qu'on l'a remplie d'asphalte ensuite. La main étant sur le dessus, elle est devenue visible quand l'asphalte s'est érodé, après que le couvercle s'est détaché.

— Ça me paraît bien petit pour une personne de taille adulte, mais on a déjà vu ça. On a des dates concernant le secteur où cette merveille a été retrouvée ?

— D'après un ouvrier de la décharge, ce secteur n'est plus utilisé depuis 2005.

— Ce n'est donc pas Leonitus.

— Non. Elle est morte plus tard.

— Depuis lundi, on a un autre disparu. Un homme originaire d'Atlanta venu à Charlotte pour les courses automobiles. C'est sa femme qui a signalé sa disparition... Comment tu comptes t'y prendre pour vider ce machin ? a demandé Larabee.

Parce que c'était à moi de le faire ?

Génial !

À défaut d'avoir déjà dégagé des cadavres de l'asphalte, je possédais une petite expérience concernant le ciment. Chaque fois, il y avait un petit vide tout autour du corps, un espace de non-contact dû à la fonte des

graisses présentes dans les tissus externes. Il en irait probablement de même ici.

— Ce n'est pas tant le contenant qui me turlupine, c'est l'asphalte. Ça va être compliqué de le découper. Bien sûr, on peut le trancher à la scie en coupes horizontales et verticales jusqu'à ce qu'on arrive au bloc, et après créer des fissures dans la masse avec un marteau à air comprimé.

— Et l'autre solution ?

— Retirer le plus possible d'asphalte et plonger le bloc dans du solvant pour faire fondre le reste.

— Quoi, comme solvant ?

— Acétone ou térébenthine.

Larabee a réfléchi un moment, puis :

— L'asphalte et le ciment, c'est sacrément efficace comme matériau de scellement. Si ça se trouve, on va tomber sur des tissus frais pas trop mal conservés. Par conséquent, il vaut mieux utiliser la première solution. Demande à Joe de t'aider.

— Il est à l'extérieur.

— Il vient de rentrer... Dis donc, tu as eu le temps d'examiner les restes de la sablière ?

— Conformes au reste du squelette.

— Quelle douce musique pour mes oreilles ! (Désignant du menton le baril.) Pour ça, tu me tiens au courant.

J'étais en train de prendre des photos quand Hawkins est entré dans la salle d'autopsie.

Une maigreur cadavérique, des paupières du bas gonflées et cernées, des sourcils en broussaille, des cheveux teints en noir et ramenés en arrière. La copie de Larabee en plus vieux et plus chevelu.

— Comment est-ce qu'on va la détacher, cette ventouse ? a-t-il demandé en tapotant le métal de ses jointures nouvelles.

Je lui ai exposé le plan A.

Sans un mot, il est allé chercher les outils nécessaires. Je prenais les derniers plans d'ensemble quand il est revenu, habillé comme moi.

Des lunettes pour tous les deux, histoire de parachever l'uniforme.

Il a inséré une lame dans la scie à main, l'a branchée et a fait vrombir le moteur.

Des gémissements de métal découpant du métal ainsi qu'une odeur âcre d'acier chauffé ont rempli la salle. Des gerbes de rouille ont volé dans les airs et atterri sur le chariot.

Au bout de cinq minutes, Hawkins a reposé sa scie pour attraper des deux mains le morceau découpé et le tirer vers lui en le tordant de toutes ses forces. Le segment s'est détaché.

Re-découpe et re-tirage.

Jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une grosse masse noire sur le chariot et, par terre, un exosquelette en métal découpé.

Joe a débranché la scie. J'ai remonté mes lunettes sur mon front et me suis avancée d'un pas. Ce « plâtre » noir avait exactement la forme et la taille de l'intérieur du baril. Sur son pourtour, on distinguait des taches fantomatiques, de la même pâleur que les chairs enfermées à la morgue.

La courbure d'une mâchoire ? Le bord d'un pied ? Impossible à dire.

S'étant emparé du marteau à air comprimé, Hawkins s'est mis à l'œuvre, en travaillant de haut en bas selon mes instructions. À mesure que des fissures se formaient, je dégageais les gros morceaux d'asphalte et les déposais sur le comptoir. À examiner plus tard, l'un après l'autre. J'en prélèverais des échantillons et demanderais à des chimistes de déterminer leur composition élémentaire.

Ça servirait peut-être à quelque chose, peut-être pas. Mieux valait prendre toutes les précautions. On ne sait jamais ce qui peut avoir de l'importance par la suite.

Lentement, le comptoir s'est peuplé de morceaux.

Un gros. Trois. Neuf. Quinze.

Le bloc d'asphalte diminuait, ses contours se modifiaient. Des formes commençaient à se dessiner à la

façon d'une silhouette qui émerge du marbre sous les mains du sculpteur.

Le dessus d'une tête. Un coude. L'arrondi d'une hanche.

À mon signal, Joe a déposé son ciseau. Je me suis attaquée au reste d'asphalte en utilisant uniquement des outils manuels.

Quarante minutes plus tard, un corps nu gisait, tout recroquevillé, sur l'acier inoxydable de la table d'autopsie.

Des jambes fléchies, des cuisses serrées contre la poitrine, une tête baissée, le front touchant les genoux. Les pieds pointaient dans des directions opposées, les orteils faisaient des angles impossibles. Un bras retourné en arrière formait un L. L'autre, tendu en l'air, les doigts écartés, semblait lutter pour s'échapper.

À présent, une odeur douce et fétide se répandait dans la pièce.

Pas étonnant : le cadavre, bien que ratatiné et décoloré, était en assez bon état de conservation.

État qui était en train de changer à vitesse grand V.

Chapitre 4

Hawkins s'est penché sur le côté, les yeux plissés pour mieux voir à travers ses lunettes à monture noire — des carreaux qui sont passés à maintes reprises par les stades hyper branché et carrément ringard depuis le jour où il les a achetés.

— Ce type a tout ce qu'il faut en place.

Je suis allée me placer à côté de lui.

— Oui, un homme, pas de doute là-dessus. Et c'est un adulte.

J'ai pris des plans rapprochés de la main dressée en l'air, et j'ai demandé à Hawkins de l'envelopper dans un sachet. Ces doigts, repérés en premier par Jackson, étaient assez décatés, comparé à ceux enfouis plus profondément dans le goudron qui, eux, avaient conservé une bonne partie de leurs tissus mous. Même chose pour les ongles, sous lesquels on arriverait peut-être à découvrir des éléments incriminants.

Laissant Hawkins enfermer ces mains dans des sachets en papier kraft, j'ai rempli un formulaire et réglé l'appareil photo. Prises de vue sous tous les angles, avec l'aide d'Hawkins qui déplaçait le carton d'identification et époussetait les miettes noires de la table.

— Et voilà ! Fin prêt pour doc Larabee.

Les cadavres récents ou relativement intacts sont examinés par les pathologistes. Ce sont eux qui sont chargés de déterminer l'identité du défunt, la cause du décès et le

temps écoulé depuis la mort. Pour ce faire, ils extraient du corps viscères et cerveau en pratiquant une incision en Y sur le torse et en retirant le cuir chevelu.

Les anthropologues comme moi-même exécutent les mêmes interventions, mais sur des corps réduits à l'état de squelette ou dont les chairs sont dégradées, voire absentes. Ils étudient les restes, mesurent les os, en font des radios et prélèvent tous les échantillons qui permettront d'effectuer examens au microscope et analyses chimiques ou d'établir la carte ADN de l'individu.

Vu l'état du corps, Hawkins devait se dire qu'une autopsie normale serait possible. J'ai déclaré :

— Voyons d'abord à quoi notre monsieur ressemble, une fois tous ses morceaux rassemblés.

Il a gentiment rapproché le chariot de la table d'autopsie et, à nous deux, nous y avons transféré le MCME 227-11. L'ayant fait rouler sur le dos, je me suis occupée de tirer sur ses chevilles pendant qu'Hawkins lui appuyait sur les jambes. La procédure a pris un certain temps, mais au bout du compte notre inconnu s'est retrouvé bien à plat sur l'acier inoxydable.

Un visage grotesque, des traits tordus par l'action du goudron déversé sur lui sous forme liquide et qui s'était répandu partout, puis qui avait retrouvé son aspect compact pendant qu'il végétait dans la décharge. Un abdomen complètement vert et creux, grâce à l'activité de ces petites enquiquineuses de bactéries anaérobies qui entrent en action depuis leur base d'origine, l'intestin, à l'instant même où le cœur cesse de battre.

D'après l'état de décomposition de l'enveloppe externe, il y avait de grandes chances pour que les organes internes et les cellules grises soient toujours à leur place.

— Je pense que vous avez raison, Joe.

J'ai déplié le bras coincé en arrière dans le dos de l'individu. Les doigts en étaient desséchés et leurs extrémités égratignées par endroits.

— On devrait pouvoir relever ses empreintes. Essayez de le réhydrater.

Ce que je demandais à Hawkins de faire, c'était de mettre le bout des doigts de cet individu à tremper dans de l'eau, puis de les regonfler en leur injectant du liquide d'embaumement et de procéder au relevé des empreintes. Si ça marchait, on obtiendrait des déroulements suffisamment bons pour les comparer avec ceux répertoriés dans les bases de données de l'État et du pays.

Hawkins a acquiescé. J'ai repris :

— Commençons par le mesurer.

Il a placé une toise près du corps. Pendant que je reportais la taille sur mon formulaire, il a ouvert les mâchoires de notre inconnu. Après trente-cinq ans de bons et loyaux services, je n'avais pas besoin de lui indiquer ce qu'il avait à faire.

Le MCME 227-11 n'avait pas été un maniaque de l'hygiène buccale. Pas de plombage ni de restauration, absence de molaire et de prémolaire en haut à gauche. Les trois molaires restantes présentaient des caries assez grandes pour servir de nid à de petits oiseaux. Les dents, côté langue, étaient carrément noires comme le café. J'ai fait remarquer à haute voix :

— Les dents de sagesse sont toutes sorties, mais les premières et deuxièmes molaires présentent très peu d'usure.

— Un type jeune, alors.

J'ai hoché la tête et ajouté à mon profil biologique préliminaire une estimation de l'âge.

Sexe : masculin ; race : blanche ; âge : trente, quarante ans ; taille : un mètre soixante dix-sept. Fumeur.

Peu de chance de retrouver ses dossiers dentaires.

Ce n'était pas lourd, mais, pour un pathologiste, c'était déjà un début.

— Terminez les photos, faites des radios du corps entier ainsi que des dents et remettez-le dans la chambre froide pour le D^r Larabee. On enverra un échantillon d'asphalte au labo de criminologie.

Sur ce, j'ai retiré mon masque, mon tablier et mes gants, et les ai balancés dans la poubelle à déchets

biologiques. Puis je suis partie rendre compte de la situation au patron.

Larabee était dans son bureau, en conversation avec un type que je ne connaissais pas. Cheveux poivre et sel, cou de footballeur, veste de sport en cuir fauve, chemise bleue ouverte au col et pas de cravate.

Le voyant occupé, j'ai voulu m'éloigner. Les paroles de Chemise Bleue m'ont fait ralentir. Il s'enquêrait du MCME 227-11, l'inconnu que je venais d'examiner avec Hawkins.

— Le corps trouvé dans la décharge pourrait être celui de Ted Raines, qui a disparu au début de la semaine.

— L'homme originaire d'Atlanta ?

— Ouais. Il était à Charlotte pour des rendez-vous d'affaires, mais surtout pour les courses automobiles. Il avait des billets pour l'All-Star de demain soir, la Nationwide et la Coca-Cola 600, qui a lieu le week-end prochain. Lundi, comme prévu, il a rendu visite à ses clients. Depuis, il n'a pas appelé chez lui et ne répond pas sur son cellulaire. Sa femme est aux abois. Elle est persuadée qu'il lui est arrivé malheur.

— Nous n'avons pas encore commencé l'autopsie, a répliqué Larabee, sur le ton de quelqu'un qui veut se débarrasser de son visiteur au plus vite. L'état des restes doit d'abord faire l'objet d'une évaluation par un anthropologue.

Une semelle en caoutchouc a couiné sur le carrelage derrière moi. Je me suis retournée. Hawkins me fixait d'un air réprobateur en voyant très bien de là où il était que la porte de Larabee était entrouverte.

Gênée d'avoir été surprise en train d'écouter aux portes, je lui ai lancé :

— Des parents pointent déjà le bout du nez.

Il a poursuivi son chemin, pas rasséréiné pour un sou.

Tant pis !

J'ai fait une photocopie de mon formulaire et je l'ai remise à M^{me} Flowers pour qu'elle l'apporte à Larabee.

Treize heures quarante-huit à ma montre.

Que faire de mon après-midi ? Je travaille au MCME à la demande, et aucun cas ne requérait plus mes services d'anthropologue. J'en avais fini avec les restes de la sablière, quant à l'inconnu de la décharge, il relevait maintenant de Larabee. J'avais donc toute liberté de m'adonner à l'occupation de mon choix.

J'ai opté pour un câlin à mon chat.

Birdie était fâché contre moi. D'abord, je l'avais laissé à un voisin pendant mon séjour à Hawaï et maintenant, à peine rentrée à la maison, je l'avais encore abandonné pour aller fouiller une sablière.

Mais peut-être que c'était seulement le tonnerre qui l'angoissait, parce que ça recommençait à gronder, et il déteste l'orage.

— Viens, montre-toi.

J'ai tapoté sa soucoupe contre le plancher.

— Je t'ai apporté du lo mein de chez Baoding.

Tapi sous le buffet, le chat faisait sa tête de mule.

— Très bien. Je te laisse ça ici. Pour quand tu voudras.

J'ai pris un Coke Diète au réfrigérateur, j'ai versé dans une assiette ce qui restait de nouilles dans le petit carton blanc et je me suis installée à la table de la cuisine. Ayant ouvert mon ordinateur portable, j'ai tapé «Cindi Gamble et Cale Lovette» dans Google.

Résultats sans intérêt pour moi. La plupart des réponses me redirigeaient vers des sites dédiés à Lyle Lovett.

J'ai essayé Cindi Gamble tout seul. Sont apparus des liens vers Facebook et plusieurs histoires à propos d'une femme tuée par un tigre.

Une pause pour réfléchir. Et engloutir plusieurs bouchées de lo mein.

La disparition s'étant produite dans la région, autant chercher dans les journaux du coin.

Archives en ligne du *Charlotte Observer*. 1998.

En date du 27 septembre, un bref article revenant sur la disparition d'une fillette de douze ans, neuf mois plus tôt. Rien sur Cindi Gamble.

Une fourchette de lo mein.

Pourquoi passait-on sous silence la disparition d'une fille de dix-sept ans ?

J'ai passé en revue différents sites dédiés aux personnes disparues ainsi que des listes de noms pouvant correspondre à des corps non identifiés.

Pas l'ombre d'une Cindi Gamble ou d'un Cale Lovette dans le fichier des inconnus.

Je suis passée au réseau des personnes portées disparues en Amérique du Nord.

Rien non plus.

Je tapais « NamUs. gov » quand un long éclair a strié le ciel, accompagné d'un grondement de tonnerre. Une comète blanche a filé de dessous le buffet et disparu dans la salle à manger.

La cuisine est devenue toute noire, une pluie torrentielle s'est abattue. Je me suis levée pour allumer la lumière et vérifier que les fenêtres étaient bien fermées.

Cela ne m'a pas pris longtemps.

J'habite juste à côté du campus de Queens University, dans un ancien manoir du XIX^e siècle transformé en résidence. Sharon Hall est une petite tranche du Dixie d'autrefois. Briques rouges, colonnes, volets et fronton blancs.

J'y occupe un petit bâtiment de deux étages dénommé « l'Annexe », niché au cœur d'antiques magnolias. Annexe de quoi ? Mystère. Cette bâtisse n'apparaît sur aucun des plans originaux du domaine, contrairement à la grande maison, la remise à calèches et les jardins. Mais pas d'annexe. À l'évidence, elle a été construite après-coup.

Famille et amis ont fait mille suppositions sur sa destination originelle : fumoir, serre, toilettes extérieures, four à pain. Personnellement, je me fiche un peu de l'objectif poursuivi par l'architecte. Ce petit bâtiment d'à peine cent vingt mètres carrés comble tous mes besoins. J'y dispose à l'étage d'une chambre à coucher et d'une salle de bains et, au rez-de-chaussée, d'une cuisine, d'une salle à manger, d'un salon et d'un bureau.

J'ai loué cette maisonnette voilà quelque dix ans, provisoirement, lorsque je me suis retrouvée célibataire. Que ce soit parce que je m'y plais, parce que je suis trop paresseuse ou parce que je manque de motivation, toujours est-il que j'y habite encore aujourd'hui. Pour moi, c'est ma maison.

Les écrouilles étant toutes fermées, je me suis rassise devant mon portable.

Pour rien. Le site NamUs n'avait pas plus d'informations sur Gamble ou Lovette que les autres.

Énervée, j'ai laissé tomber et suis passée à ma messagerie.

Quarante-sept courriels. Le vingt-quatrième m'a attiré l'œil immédiatement.

L'image d'un lieutenant-détective à la Section des crimes contre la personne, Sûreté du Québec, a clignoté dans mon esprit. Andrew Ryan. Grand, dégingandé, blond comme le sable. Des yeux bleus.

Je travaille également comme anthropologue judiciaire pour le Bureau du coroner de la Belle Province. Même accord qu'avec le MCME: je vais au Canada quand ils ont besoin de mes lumières. Ryan est détective à la Sûreté du Québec, section des homicides. Pendant des années, nous avons travaillé de concert, Ryan étant chargé d'enquêter sur le crime lui-même, moi d'analyser les victimes.

Nous nous sommes aussi adonnés à un certain jeu. Ryan est très doué pour ce qui est de jouer. De jouer avec plusieurs partenaires, s'est-il avéré. Ce qui fait que, depuis presque une année maintenant, nous ne sommes plus en couple.

Pour l'heure, son unique enfant, Lily, suit un nouveau programme de désintoxication en Ontario. Lui-même a pris un congé pour être auprès d'elle.

J'ai lu son courriel.

Aussi charmeur et drôle soit-il, en matière de correspondance, M. le Détective n'est pas vraiment Victor Hugo. Il m'annonçait qu'il allait bien, et sa fille aussi;

que l'appartement qu'il avait loué pour la saison avait une tuyauterie merdique ; qu'il me téléphonerait.

J'ai répondu sur le même ton. Sans tomber dans la nostalgie, sans faire de sentiment, sans rien dire sur moi-même.

Mon message expédié, j'ai senti comme un nœud se former au creux de mon ventre.

Au diable, la prudence !

J'ai appelé Ryan sur son cellulaire. Réponse à la deuxième sonnerie.

— Appelle un plombier.

— Merci de votre suggestion, madame. Je vais y réfléchir très sérieusement.

— Comment va Lily ?

— Qui sait ? (Il a soupiré.) Elle dit des choses sensées, mais elle est maligne. Pour la manipulation, elle est passée maître. Quoi de neuf en Caroline du Nord ?

Tout lui dire ? Pourquoi pas ? Il était flic, il pouvait avoir des idées intéressantes.

Je lui ai donc raconté mes découvertes dans la sablière et à la décharge. J'ai précisé que cette décharge jouxtait le circuit automobile de Charlotte. Et je lui ai rapporté ma conversation avec Wayne Gamble.

— Gamble, c'est le mécano de l'équipe Sandy Stupak ?

— Oui.

— Le pilote des Sprint Cup Series ? a ajouté Ryan en commençant à s'animer un peu.

— Ne me dis pas que tu es fan de NASCAR !

— *Bien sûr, madame**. En fait, pour être tout à fait précis, je suis fan de Jacques Villeneuve. J'ai suivi longtemps les courses de l'Indy Racing League et de Formule 1. Quand Villeneuve est passé à la NASCAR, j'ai suivi le mouvement.

— C'est qui, Jacques Villeneuve ?

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

— Tu te fiches de moi ? s'est écrié Ryan avec un ébahissement qui n'avait rien de feint.

— Non. J'essaie de voir si toi, tu ne serais pas en train de me raconter des salades.

— En 1995, Jacques Villeneuve a remporté le CART et les 500 miles d'Indianapolis, et en 1997, le championnat du monde de Formule 1. C'est le troisième pilote au monde à avoir accompli cet exploit, après Mario Andretti et Emerson Fittipaldi.

— C'est quoi, le CART ?

— Le Championship Auto Racing Teams, le championnat des écuries automobiles. C'est compliqué, mais c'était le nom de l'institution qui organisait les compétitions de monoplaces de Formule 1, aux courses d'Indianapolis par exemple. Aujourd'hui, ça s'appelle différemment.

— Tu ne parles pas de stock-cars, quand même.

— Pas du tout.

— Là, je vais me lancer dans l'inconnu et supposer que Villeneuve est québécois.

— Né à Saint-Jean-sur-Richelieu, il possède toujours un pied-à-terre à Montréal. Tu connais le circuit, sur l'île Notre-Dame ?

Ryan parlait d'une piste dans le parc Jean-Drapeau, sur une île artificielle, aménagée au milieu du Saint-Laurent. Tous les ans, pendant la semaine du Grand Prix, le vrombissement des moteurs de Formule 1 s'entend jusque dans notre laboratoire, qui est pourtant à bonne distance de l'île Notre-Dame.

— Gilles Villeneuve, le père de Jacques, était lui aussi pilote de Formule 1. Il est mort en 1982 au cours des qualifications pour le Grand Prix de Belgique. Cette même année, ce circuit sur l'île Notre-Dame a été rebaptisé en son honneur. Maintenant, c'est le circuit Gilles-Villeneuve.

— C'est un circuit sur route, hein, pas un ovale ?

— Oui. C'est là qu'a lieu le Grand Prix du Canada de Formule 1. De même que les NASCAR Canadian

Tire Series, les NASCAR Nationwide Series, et plein d'autres événements.

La semaine du Grand Prix à Montréal, c'est comme la Race Week à Charlotte. Les dollars coulent à flot, au grand bonheur des commerçants, des restaurateurs, des hôteliers et des propriétaires de bar.

— Vous m'étonnerez toujours, détective. J'ignorais que vous vous intéressiez aux courses automobiles.

— J'ai des talents cachés, docteur Brennan. Trouvez une banquette arrière et je vous montrerai de ces boucles...

— Tiens-moi au courant, pour Lily, l'ai-je interrompu.

Après avoir raccroché, j'ai effacé douze courriels et ignoré les autres.

J'en étais à imaginer des moyens pour obtenir des renseignements sur la disparition de Cindi Gamble quand mon téléphone a sonné.

— Comment vas-tu, petite culotte en sucre ?

Super. Mon ex-mari. Ou presque, car nous ne nous sommes jamais embêtés à signer les papiers de divorce ou à passer devant le juge, bien que nous soyons séparés depuis plus de dix ans. Curieux, puisque Pete est avocat.

— Ne m'appelle pas comme ça !

— D'accord, ma petite fève. Comment va Birdie le chat ?

— Terrorisé par l'orage. Et Boyd ?

Le chow-chow est généralement la raison pour laquelle mon ex fait résonner sa voix à mon oreille. Si Pete est en voyage et si je suis moi-même à Charlotte, c'est moi qui m'occupe du chien.

— Il n'apprécie pas le climat de discorde qui règne à Washington.

— Il veut faire un petit séjour chez moi ?

— Non. Tout va bien.

Il y a quelques mois, mon Pete, qui frôle la cinquantaine, a décidé de passer la bague au doigt à une Summer de vingt et quelques années, dotée de charmes nécessitant l'emploi de bonnets D. Moyennant quoi, il se retrouve aujourd'hui à devoir obtenir un certificat de

célibat légal et officiel. Ces derniers temps, c'est la deuxième raison pour laquelle il m'appelle.

— Je n'ai toujours pas reçu les papiers de ton avocat. Il faut que tu...

— Ce n'est pas pour ça que je te téléphone.

Je connais Janis Petersons comme ma poche. Pas étonnant, après vingt ans de vie commune. Je pouvais donc dire sans me tromper qu'il était un brin stressé.

J'ai attendu la suite.

— Je voudrais te demander un service.

— Ouais ?

— Ça concerne Summer.

Signal d'alarme dans mon cerveau.

— Je voudrais que tu lui parles.

— Je ne la connais pour ainsi dire pas, Pete.

— C'est probablement l'idée de se marier, rien d'autre, mais elle a l'air... (Visiblement, M. Petersons à la langue d'argent était pour une fois à court d'adjectifs)... malheureux.

— C'est stressant d'organiser un mariage. (Juste. Mais si on faisait passer des auditions à Charlotte pour découvrir l'incarnation de Bridezilla, Summer serait certaine d'être retenue.)

— Est-ce que tu pourrais tâter le terrain, voir de quoi il retourne ?

— Summer et moi...

— C'est important pour moi, Tempe.

— Bon, je lui passerai un coup de fil.

— Ce serait mieux que tu l'invites chez toi. Tu sais, à boire un verre entre filles, tu vois ce que je veux dire.

— Ouais.

J'ai fait de mon mieux pour dissimuler l'horreur que cette idée soulevait en moi et, aussi, l'agacement de voir que Pete avait complètement oublié que j'avais cessé de faire sauter les bouchons depuis des lustres.

— Qui sait, Boucle d'or ? Peut-être que tu l'aimeras bien ! (Une petite voix joyeuse qui trahissait son soulagement.)

À dire vrai, j'aurais préféré me taper une crise d'hémorroïdes plutôt que de perdre deux heures à bavarder avec la nunuche qu'il s'était choisie pour fiancée.